

Catherine SECQ

Une mort paradisiaque



Une affaire pour
la commissaire
Bombardier



Catherine Secq

Une mort paradisiaque

Une affaire pour la commissaire Bombardier

© Catherine Secq, 2025

ISBN numérique : 979-10-262-8260-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le succès de la commissaire Bombardier, c'est d'abord le vôtre.

– le vôtre, amies lectrices et amis lecteurs, qui avez choisi ce livre parmi tant d'autres. Certains d'entre vous sont même devenus de véritables ambassadeurs au fil du temps. Votre fidélité me comble de joie,

– le vôtre, chroniqueuses et chroniqueurs, qui faites connaître cette série à votre communauté,

– le vôtre, mes amis, qui m'avez toujours encouragée,

– le tien, Matthieu, grâce à qui ce livre est de si belle qualité,

– le tien, Sylvia, pour tes conseils si précieux,

– le tien, Marc, pour ton dévouement et ton abnégation,

– le tien, Zélia, sans qui la vie serait tellement moins pétillante !

À vous tous, je dis bravo et surtout merci !

*Tout le monde ne peut espérer écrire,
même un mauvais roman.*

Robert Louis Stevenson
(1850 – 1894)

C'est ben vrai, ça !

Jeanne Marie Le Calvé « La Mère Denis »
(1893 – 1989)

Quel bel enterrement !

2 novembre, le jour de la fête des Morts
Cimetière du Paradis, Paris

- Mes condoléances, Madame de Talmont.
- Merci Madame la Commissaire.
- Mes c... condoléances, Madame de Talmont.
- Merci Inspecteur.

Être enterré le jour des morts, peut-on rêver mieux ? s'interroge la commissaire Bombardier, en regagnant son poste d'observation. Un peu en retrait du caveau dans lequel a pris place le cercueil, elle surplombe la foule qui se présente devant la famille du défunt. Les mains dans les poches de son blouson de cuir, ses éternelles lunettes noires sur le bout du nez, Josiane Bombardier est songeuse, concentrée sur les participants à la cérémonie. Elle a rapidement décidé de venir ici même, assister aux funérailles de celui que la presse a tout de suite surnommé « le mort du Paradis ». Sans raison officielle, elle s'est contentée de suivre son instinct.

L'homme est décédé, il y a deux jours. Son corps sans vie a été retrouvé au pied d'un des murs du cimetière, édifié comme d'autres, à flanc de colline et dont la partie originelle date de la fin du XIX^e siècle. Pour garantir un maximum d'horizontalité, malgré la pente abrupte, la nécropole a été aménagée en terrasses, délimitées par de hautes fortifications en pierre. Probablement pour des raisons esthétiques et historiques, aucune protection n'assure de sécurité. Mais les constructions anciennes sont très épaisses et certains visiteurs se plaisent même à grimper et s'asseoir sur ces remparts, à l'ombre des arbres qui jalonnent l'endroit, devenu un immense espace vert au cœur de la capitale. Tout porte à croire qu'il s'agit d'un accident ou d'un suicide. Tout... enfin presque et pas pour tout le monde. Lorsqu'un des membres de l'équipe lui a rapporté les circonstances de la mort, la commissaire a d'abord hoché la tête et arboré une petite moue de circonspection. Moins d'une minute plus tard, elle se levait, attrapait son blouson de cuir et lançait « On y va ! », comme d'autres pourraient dire « Bonjour ! » ou « Bonne journée ! ».

À priori, les causes du décès ne présentant rien de suspect, Josiane Bombardier n'a objectivement aucune raison d'assister à l'enterrement. Mais voilà, les faits qui lui ont été rapportés concernant la disparition de Monsieur de Talmont ont allumé, chez elle, sa fameuse petite lumière rouge. Il n'est pas rare que la commissaire ressente cette espèce d'avertissement très personnel. C'est comme un panneau danger, un signal d'arrêt. Jusqu'à présent, cette alerte virtuelle ne l'a jamais trompée. Aussi, Josiane Bombardier tient-elle désormais compte quasi systématiquement de cette impression dérangeante qui l'incite à écouter son instinct. La plupart du temps, il s'avère qu'elle voit juste et déniche l'erreur, le mensonge ou la faute qui donnent lieu à des interprétations, loin des évidences. Et c'est bien là ce qui la guide. Quoi de plus important que la vérité pour un policier ?

L'inspecteur Paul Holo ne sait pas non plus pourquoi il assiste, en ce moment même, aux obsèques de feu Monsieur de Talmont. Il ne le connaît pas, ne fréquente aucun des membres de sa famille. Il s'est contenté de suivre sa patronne lorsqu'elle l'a sommé de l'accompagner, sans plus d'explications. *Elles viendront en temps utile*, se rassure-t-il en rejoignant la commissaire plantée à l'ombre d'un gros chêne probablement pluriséculaire. C'est lui qui a prévenu Josiane Bombardier de la découverte d'un cadavre au cimetière du Paradis, avant même que la presse ne s'empare de l'information. Mourir au sein d'une nécropole, le sujet est suffisamment atypique pour mériter quelques articles, à la rubrique des faits divers.

La commissaire, c'est un peu une tornade. Il vaut mieux suivre et se poser les bonnes questions après, sinon on risque de rester sur le quai des doutes. Cela fait maintenant près de six ans qu'elle exerce au sein de la Police judiciaire de Paris. D'abord installé au 36 quai des Orfèvres, son service a rejoint les locaux du Bastion aux Batignolles. C'était en 2017. Comme tous ses collègues de la Crim', elle a traîné des pieds, nostalgique à l'idée de quitter un lieu mythique, centenaire, ayant vu passer les plus grands criminels et abrité les célèbres « Brigades du Tigre ». Puis le confort et l'efficacité des nouveaux bureaux ultramodernes et sécurisés ont fini par convaincre les plus récalcitrants. Personne ne rechigne à travailler avec davantage de moyens. Depuis qu'elle a obtenu le poste de commissaire, Josiane Bombardier n'a pu que constater l'ampleur prise par l'aspect administratif de sa tâche. Elle doit diriger une équipe d'une dizaine de collaborateurs, rendre des comptes, participer aux réunions de la hiérarchie et

gérer le budget de son service. Rien que cela accapare une bonne partie de son temps, mais Josiane n'a jamais pu se résoudre à quitter complètement le terrain. Elle craint, sans cet entraînement régulier, de perdre son flair et, sans le reconnaître vraiment, sa motivation. C'est au cœur de l'action qu'elle se sent bien et au meilleur de ses compétences. Alors, dès que l'occasion se présente... Voilà pourquoi, aujourd'hui 2 novembre, la commissaire et son adjoint Paul Holo assistent à l'enterrement de Monsieur de Talmont, au cimetière du Paradis. Par chance, l'automne, cette année, est plutôt doux et sec. La journée s'annonce lumineuse. Avant l'arrivée des premiers frimas et désagréments de l'hiver, il convient d'accepter avec bonheur ces instants de grâce. Le répit risque d'être de courte durée, la Toussaint précédant souvent un changement de temps radical.

Bien qu'habitait le quartier de Montmartre depuis de nombreuses années, la commissaire n'a jamais eu l'occasion ou la curiosité de découvrir le cimetière du Paradis. Comme tout le monde, elle a entendu parler de ce lieu tout à fait atypique, hybride entre l'espace funéraire et le parc boisé, chargé d'histoire et d'émotion. La présence de quelques sépultures de célébrités a transformé la nécropole en destination touristique et, malgré cela, l'endroit reste digne et impose le respect et le recueillement. Il faut reconnaître que toutes ces pierres tombales usées, envahies pour les moins entretenues par la mousse, et qui s'entêtent à résister aux ravages du temps et aux dégradations des visiteurs, forcent l'admiration. Elles protègent les corps endormis pour toujours et rappellent qu'un jour, des âmes endeuillées ont pleuré sur elles.

La dépouille de Monsieur de Talmont a rejoint le caveau familial qui se trouve dans la partie la plus ancienne et la plus haute du cimetière, près du point culminant. Les allées menant au carré des Vieux Chênes sont étroites et pentues. L'approche du cercueil s'est faite à dos d'hommes. De nombreuses personnes sont venues rendre un dernier hommage au défunt apparemment très connu dans le quartier où les de Talmont sont implantés depuis longtemps. Les proches, vêtus de noir, respectent scrupuleusement le silence tandis que le reste de l'assistance, plus décontracté, bavarde volontiers. Certains font l'effort de modérer le volume de leur voix quand d'autres rient, discourent ou palabrent sans gêne aucune. C'est singulier, un enterrement. Ne sachant pas trop comment il convient de se tenir, chacun y va de sa propre interprétation, en fonction de sa personnalité et de sa culture.

Parmi cet attroupement hétéroclite, la commissaire a remarqué la présence

d'un homme, d'un âge difficile à déterminer, seul. Il dénote par rapport à ses voisins par son style et son attitude. Aux allures de dandy, il est vêtu d'un costume clair impeccablement cintré et repassé, porté sur une chemise largement ouverte. Ses souliers vernis immaculés paraissent être de bonne qualité. Il affiche un air blasé, juste ce qu'il faut pour épater qui veut bien s'intéresser à lui. En parfait playboy, il a placé ses lunettes de soleil assez bas sur le nez, la tête légèrement penchée vers le sol. Ainsi positionné, cet accessoire semble lui conférer un sentiment de supériorité. De temps en temps, il jette un regard au-dessus de sa monture et griffonne quelques notes sur un petit carnet. *Que vient chercher cet apprenti crooner au cimetière ? Comme terrain de chasse, on fait mieux*, s'interroge la commissaire. Elle s'approche de lui. Il lui tourne le dos.

— Vous êtes journaliste ? lance Josiane.

L'individu, surpris, se retourne brusquement. Il reprend vite le contrôle de ses gestes en ralentissant ses mouvements pour indiquer qu'il maîtrise la situation. Il remonte ses lunettes sur le haut de la tête, laissant apparaître une imposante gourmette en or à son poignet. Il détaille la femme en jean et blouson de cuir qui l'a abordé.

— Pardon ?

— Bonjour. Désolée de vous interrompre, mais je vous ai vu écrire sur un calepin et prendre des photos. Alors, je me demandais si vous étiez journaliste.

Le dandy, flatté que l'on s'intéresse à lui, ne s'émeut pas le moins du monde, décelant plutôt dans cet échange une opportunité de briller.

— Ne soyez pas désolée, chère Madame, j'ai l'habitude que les femmes m'interpellent dans la rue, mon physique attirant sans doute.

Le muscadin se courbe légèrement, avançant son bras pour une poignée de main. Il arrête de malaxer son chewing-gum, ôte d'un geste gracieux ses Ray Ban et sourit, découvrant, entre les lèvres charnues, une dentition impeccable, des incisives larges, blanches et aussi éclatantes que ses souliers. Ses mâchoires musclées et surdéveloppées lui confèrent un visage presque carré, le prototype du mâle dominant et carnassier. Son bronzage insolent, ses cheveux noirs et son eau de toilette ajoutent une touche d'exotisme plutôt plaisante. Dans un réflexe professionnel, le métis aux lunettes noires sort de sa poche une carte de visite et la tend à son interlocutrice qu'il devine admiratrice. D'une voix grave, comme il se doit, pour un « tombeur » de sa classe, il déclare, dans un semblant de révérence.

— Je me présente : Elvis Turner, détective privé, pour vous servir.

La commissaire prend le temps de lire les inscriptions luxueusement imprimées en couleurs sur le bristol. Elle s'arrête un instant sur le slogan percutant : « Elvis Turner, votre meilleur enquêteur ». C'est direct, simple, efficace.

— Je peux la garder ?

— Bien sûr, mais attendez. Redonnez-la-moi ; je vais vous noter mon 06, professionnel bien entendu, a-t-il la délicatesse de préciser.

— Bien entendu.

La commissaire n'en revient pas. Quel prétentieux, cet enquêteur ! L'envie de le remettre à sa place la démange déjà. En même temps, l'élégant si sûr de lui n'a pas l'air trop méfiant. Autant en profiter, se dit-elle. Elle enchaîne aussitôt.

— Vous êtes un proche du défunt ? Un ami ?

— Non, je pensais que vous l'aviez compris, j'interviens pour le cabinet d'assurances de la famille de Talmont. Je suis là à titre professionnel. Vous ignorez sûrement, mais en cas de mort suspecte, si la personne a contracté une assurance vie, une enquête est systématiquement diligentée pour connaître les causes exactes du décès. Cela fait partie de mon job.

— Vous traquez les tentatives de fraude ? Si c'est le cas, vous avez raison. Je suis bien novice dans ce domaine que vous semblez, vous, parfaitement maîtriser.

L'avantage avec les mégalomanes, c'est que les piéger est vraiment trop facile.

— On peut dire effectivement qu'en la matière, je ne crains pas la concurrence. Patience, ténacité, curiosité et objectivité sont mes principales qualités. J'obtiens d'excellents résultats et, en toute modestie, je fais partie des fins limiers, recherchés par les plus grandes agences. En matière de techniques d'enquête et rédaction de rapport, je n'ai pas mon pareil.

— Ah oui ?

— Cela vous intéresse-t-il ? Car, dans ce cas, nous avons bien fait de nous rencontrer.

— Pourquoi pas ? Mais, dites-moi, quelle est la raison de votre présence ici ? Vous avez parlé de mort suspecte.

— Dans la théorie, je n'ai pas à vous répondre, mais c'est demandé si gentiment que je veux bien faire une exception à ma déontologie personnelle. Pour ne rien vous cacher, un gros contrat d'assurance vie est en jeu, vous comprenez ? Avant de procéder à sa liquidation, la société d'assurances qui me mandate doit connaître la cause réelle du décès de Monsieur de Talmont.